

## LA FIDÉLITÉ BÉNIE.

SUITE ET FIN.

Cependant Théodoret fit les préparatifs du départ. Il écrivit à l'évêque d'Égée, lui racontant ce que Marie avait souffert jusqu'à cette époque. Il le pria aussi d'apporter tous les soins possibles pour la faire parvenir promptement et sûrement dans les bras de son père.

Théodoret pouvait compter avec assurance sur ce pontife. La manière, dont les évêques de tous les pays traitèrent les malheureux réfugiés de Carthage, est fort édifiante et prouve combien la charité chrétienne est active et ingénieuse.

Par leurs informations, par leurs constans efforts, ils parvinrent à rassembler un grand nombre de ceux que la cruauté de Genséric avait éloignés de leur patrie et dispersés dans des contrées lointaines.

Si, aux extrémités du Pont ou de l'Arménie, par exemple, il y avait un époux gémissant de la perte de sa fidèle épouse, celle-ci appelée d'Italie lui était bientôt rendue. Un père dans ces régions éloignées, pleurait-il l'absence d'un fils qu'il croyait mort, son enfant amené des Gaules, venait bientôt réjouir la vieillesse de son père. Une mère exilée à l'une des extrémités de la terre, était-elle affligée sur le sort de sa fille chérie ; celle-ci mendiait-elle dans les rues de Rome, déplorant l'éloignement de sa mère ; par les soins charitables des évêques, la fille était envoyée vers sa mère dans un pays dont auparavant elle n'avait pas même entendu prononcer le nom.

## XI.

Toute la ville de Cyr voulut voir partir Rufine et Marie. Le lendemain matin, la foule se réunit devant l'habitation de l'évêque : jeunes, vieux, grands, petits, tout y était.

Accompagnées des diaconesses, Rufine et Marie prirent congé du pieux évêque. Il leur remit la lettre qu'il avait faite pour Egée. Il y ajouta de l'argent pour le voyage, leur donnant aussi un guide sûr, pour les accompagner jusqu'à leur destination. Puis il leur fit ses adieux avec attendrissement :

— « Vierges du Seigneur, dit le vénérable pontife, vous nous avez donné un bel exemple de vertu. Continuez à vous conduire en véritables chrétiens, dans la terre d'Orient ; partez sous la protection du Dieu Tout-Puissant, qui vous a déjà comblées de tant de bienfaits. Le souvenir de la fidélité de Rufine restera parmi nous ; il sera transmis à la postérité, avec celui de la fille d'Eudémon.

« Marie ! à Carthage vous ne connaissiez pas le cœur noble de Rufine, aussi bien qu'aujourd'hui ; votre père, tout vertueux qu'il était, n'avait pas su non plus l'apprécier ; car il n'aurait pas laissé languir dans l'esclavage cette créature que rehaussent tant de nobles qualités. Les maux que vous avez soufferts ensemble ont trahi les vertus que sa modestie tenait cachées, et vos malheurs vous ont été à vous-même des plus grands avantages.

« Maintenant, Marie, vous serez en état d'apprécier le bonheur de vivre auprès d'un père. Le titre de fille vous sera bien plus doux, lorsque ce nom chéri sortira de la bouche de l'auteur de vos jours.

« Vous oublierez bientôt vos malheurs, comme si vous ne les aviez jamais essayés ; ou plutôt vous les regarderez comme les plus beaux instans de votre vie ; car ils ont élevé votre âme et sont rendus plus agréables aux yeux du Tout-Puissant.

« Au milieu des événemens qui vous ont éprouvée, vous avez appris jusqu'où doit aller la compassion envers les malheureux ; car, ma fille, la touchante vertu de la charité s'acquiert surtout dans les grandes infortunes. Par votre malheur, vous êtes accoutumée à mettre en Dieu toute votre confiance. Vous n'éprouverez sans doute plus d'aussi grandes misères ; mais vous aurez encore souvent dans le cours de votre vie des contrariétés passagères à supporter. Souvenez-vous alors que les tribulations épurent la vertu, comme les vents du nord purifient l'air, comme les pluies fécondent la terre.

« Rappelez-vous toujours dans les épreuves que la divine providence pourra vous envoyer encore, comment elle vous a retiré de votre profonde infortune. Que des maux plus petits ne vous abattent pas, tandis que vous en avez combattu victorieusement de plus grands. Dans votre affliction, votre joie fut en Dieu, c'est lui qui a éché vos larmes et mis un terme à vos douleurs. Dans votre prospérité, Marie, n'oubliez jamais cette joie sainte, cette consolation pure, que l'on goûte dans le sein de la providence céleste. Elle a été votre asile, dans les jours de deuil et de tristesse, qu'elle le soit encore dans les jours du bonheur ! »

Le prélat avait cessé de parler. Les deux jeunes vierges étaient prosternées à ses pieds. Tout le peuple se jeta aussi à genoux, implorant la bénédiction de son premier pasteur. Théodoret leva les

moins vers le ciel :

« Que le Dieu tout-puissant, dit-il d'une voix forte, répande ses bénédictions les plus abondantes sur ces deux enfans de sa Providence ! Que sa divine protection les accompagne en tout lieu, et que ses saints anges les guident et les conduisent jusqu'au terme de leur voyage ! »

Après avoir prononcé ces paroles, le pontife bénit Marie, Rufine et tout le peuple.

Il y eut un moment de recueillement et de silence, qui fut suivi d'acclamations de joie et de cris d'allégresse. Marie eût voulu témoigner aux bons habitans de Cyr, combien elle était touchée de tant de démonstrations d'attachement ; mais sa voix était trop faible, et son cœur trop ému pour se faire entendre. Elle eût dit : « Dieu vous récompensera de votre généreuse conduite ; je le prierai pour vous, comme je vous conjure de continuer à le prier pour nous et pour mon père. » Puis, se tournant vers l'évêque, elle lui demanda, en versant des larmes d'attendrissement et de reconnaissance, de vouloir bien être, près de son peuple, l'interprète de ses sentimens.

Une foule immense accompagna les vierges chrétiennes en chantant les louanges du Seigneur, en célébrant sa gloire et ses bontés ; chacun répétait aussi les éloges de la fidélité de Rufine et de la vertu de Marie. Elles furent ainsi conduites comme en triomphe dehors de la ville, où elles étaient jadis entrées comme de pauvres esclaves.

## XII.

Le voyage fut heureux. L'évêque d'Égée reçut Rufine et Marie avec tant de bienveillance qui leur eût presque semblé qu'elles étaient encore chez Théodoret. L'évêque s'occupait aussitôt de chercher les moyens de faire parvenir les deux jeunes chrétiennes, au but de leur voyage ; et il fournit généreusement à tous leurs besoins, pour le peu de jours qu'elles passèrent à Egée. C'était précisément l'époque d'une grande foire dans cette ville de Cilicie, et un nombre considérable de vaisseaux, venant de l'Occident, étaient dans le port. L'évêque profita de cette occasion favorable ; il s'entendit avec le patron d'un navire qu'il connaissait particulièrement, et il lui confia Rufine et Marie, pour les conduire à leur destination.

Elles n'eurent aucun événement fâcheux à essayer, durant tout le cours de la traversée, et des agrémens d'une heureuse navigation, sous un ciel pur et par un grand calme de la mer, firent maître de douces émotions dans l'âme de Marie. Les beautés de la nature la ramenaient facilement vers les beautés de la vertu, et élevaient son âme jusqu'à l'infinie et éternelle beauté.

Les vagues, sillonnées par le navire, s'entrechoquaient-elles avec fracas, Marie disait en elle-même en souriant :

« Oh ! je ne vous crains pas, quand bien même vous vous amoncelleriez au-dessus de nos têtes comme des montagnes menaçantes. Le Tout-Puissant qui m'a sauvée des flots bien plus périlleux de la vie, peut aussi facilement me garantir contre les dangers de la mer en courroux. Un seul signe de sa volonté aplannerait les ondes comme une plaine immobile. »

Les vents enflaient les grandes voiles avec bruit ; alors elle murmurait tout bas : « Mon amour pour Dieu, ma reconnaissance pour ses bontés infinies remplissent bien mieux mon cœur. »

Lorsque le vaisseau marchait avec rapidité : « O mon Dieu, s'écriait-elle, ta Providence toute-puissante me porte aussi rapidement vers mon père. » Ou bien : « Mon âme s'élançait vers vous, ô mon Seigneur et mon Dieu, avec plus de vivacité que ce navire n'est poussé vers le rivage ! »

Rufine et Marie se retiraient souvent dans l'intérieur du vaisseau, pour pouvoir mieux s'y entretenir des aimables effets de la puissance céleste. Marie disait alors à son amie :

« Eussions-nous jamais pu croire, lorsque nous fûmes arrachées de notre patrie et exilées loin de Carthage, que nous irions un jour rejoindre notre père en Italie ? c'est à ta fidélité que je suis redevable de ce bonheur. Elle fera l'admiration de toute l'Europe comme elle l'a fait de l'Asie. Oui, chère Rufine, je le répéterai sans cesse à mon père, il saura que c'est à toi que j'ai dû ma délivrance ; sans ton généreux dévouement, un grand nombre d'infortunés Carthaginois, qui gémissent dans l'esclavage, eussent, bien avant moi, joui du bonheur d'être rendus à la liberté. Sans toi, sans ta fidélité, Cyr n'eût jamais pris garde à ma misère, et j'eusse été obligée de passer ma vie : dans la douleur, les larmes et la servitude.

« Dans le sort nouveau que je dois à ta vertu, sois toujours mon amie et ma sœur. Mon père sera le tien. Je ne te demande qu'une chose : abstiens-toi de cette soumission que tu avais, lorsque tu étais esclave. Que ta conduite à l'égard de ton père soit désormais celle d'une fille envers l'auteur de ses jours ; et avec moi, agis com-